



Théodore Herzl et l'utopie d'Israël

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 MARS 1992

L'histoire et la destinée témoignent parfois de singuliers caprices en désignant, pour accomplir leurs décrets, un homme que rien ne préparait à en devenir l'instrument. Ce fut le cas de Théodore Herzl, le père du sionisme moderne.

Tout le vouait en effet à une existence sans histoire¹. Son père, Jacob Herzl, qui descendait peut-être de ces Juifs espagnols autrefois traqués par l'Inquisition, avait quitté en 1856 sa ville natale de Semlin pour s'établir à Pest, où naît Théodore, le 2 mai 1860. Sa famille est bourgeoise et commerçante, le milieu aisé, ouvert aux idées et aux arts. À Pest — les Herzl s'en réjouissent — le régime mène une politique libérale. En échange d'un effort d'assimilation, François-Joseph, roi de Hongrie, concède aux Juifs, en 1867, l'égalité des droits. C'est l'espoir de la paix et de la prospérité. L'assimilation ne semble d'ailleurs pas trop pénible aux Herzl, déjà passablement déjudaïsés et du reste peu croyants, même s'ils respectent certaines règles, davantage d'ailleurs par conformisme social que par conviction. En 1873, Théodore a bien reçu la traditionnelle confirmation religieuse, mais dès 1875 il est inscrit au Lycée évangélique de la ville, une école chrétienne fréquentée par les fils de riches bourgeois Juifs de Hongrie, devenus en peu d'années une force intellectuelle et financière non négligeable. Ils se sont liés au parti libéral, alliance politique qui expliquera bientôt la réaction du parti catholique, attentif à soutenir la campagne antisémite dans l'empire austro-hongrois.

De son appartenance à une communauté suspecte, le jeune Théodore ne semble avoir nul souci, assez peu préoccupé par ses études, tout juste moyennes, mais déjà habité par le démon de la littérature. Il a treize ans à peine qu'il

¹ Pour la biographie, voir A. Chouraqui, *Théodore Herzl, inventeur de l'État d'Israël*. Paris, 1960.

griffonne des vers, compose des pièces pour le petit théâtre familial qu'il anime avec sa sœur Pauline. En 1874, il crée avec quelques amis une compagnie littéraire, bravement nommée *Nous autres*, qu'il alimente régulièrement en contes et en nouvelles.

En 1878, les Herzl quittent Budapest pour Vienne. Ils y trouvent une société encore libérale, mais agitée déjà par la propagande du parti social chrétien. Grand lecteur, esprit cosmopolite, Théodore a entrepris des études de droit, mais résolu de devenir écrivain. À vingt ans, il a publié sa première comédie, *La Compagnie du travail*, et une autre deux ans plus tard, *Le Procès Hirschkorn*. Sans doute fait-il parfois de pénibles découvertes. En 1881, il a lu *Le Problème juif* d'Eugène Dühring, dont l'a surpris, plus encore qu'indigné, la haineuse violence. S'il est alors sensible à l'antisémitisme, c'est moins comme Juif que comme libéral et patriote autrichien. De 1880 à 1882, il s'est ému des féroces pogroms russes et des lois d'exception, mais avant tout sur le plan humanitaire.

Il est du reste tout entier à ses préoccupations personnelles. Docteur en droit à vingt-quatre ans, il n'a occupé que quelques mois un poste à Salzbourg. Sans soucis matériels, il parcourt la France, l'Italie, la Belgique, la Hollande. En 1889 il s'est marié ; de 1880 à 1891, il écrit onze pièces dont l'une — réalisation de son rêve — a été représentée au prestigieux *Hofburgtheater* de Vienne. En outre, il s'est fait journaliste, tient une chronique hebdomadaire au *Berliner Tageblatt*, devient éditorialiste à la *Wiener Allgemeine Zeitung*. Fasciné par la France et par sa culture, il décroche en 1891 le poste envié de correspondant permanent à Paris de la *Neue Freie Presse*. C'est le début d'une vie élégante et mondaine. Le Tout-Paris connaît bientôt ce journaliste écouté, réputé pour ses excellentes manières et sa conversation brillante, qui mène, avec sa femme et ses trois enfants, une existence exemplaire de grand bourgeois cosmopolite. Littérateur, il côtoie Augier, Sardou, Dumas fils ou Zola, se lie avec les Goncourt ou Rodin, fréquente les Daudet et Joris-Karl Huysmans, rencontre Sarcey ou Proust ; journaliste habitué des couloirs de la chambre des députés, il connaît Clémenceau, Jaurès, Deschanel, Poincaré. Herzl se sent à l'aise dans cette France garante de toutes les libertés qui vient de célébrer, en 1889, à la fois le centenaire de la Révolution et l'avènement du progrès à l'Exposition universelle. Confiant, il a adopté sans effort la philosophie courante de son époque. Il a écrit des poésies où chante l'influence de Musset et de Heine,

des feuille-tons, des pièces de théâtre où se rencontrent l'esprit parisien et la *Gemütlichkeit* viennoise². Juif, il l'est bien moins qu'homme de lettres et homme du monde.

Or Herzl en était encore là que déjà la France n'était plus l'asile de la tolérance. La dépression économique des années 1880 a ranimé un antisémitisme ancestral, nourri par l'enseignement traditionnel de l'Église et qui touche des milieux très divers, de la haute bourgeoisie cléricale et militariste — banque catholique ou protestante contre banque juive —, aux catégories sociales menacées par l'expropriation capitaliste. S'y ajoute chez certains socialistes la persistance d'un anticapitalisme facilement antisémite — ce que Bebel appellera « le socialisme des imbéciles ». Dès 1886, Edouard Drumont, le fondateur de la *Ligue nationale antisémitisme française* et bientôt du quotidien *La Libre Parole*, publie sa célèbre *France juive* qui, tirée à des centaines de milliers d'exemplaires, constitue un inquiétant succès de librairie. Pour Drumont comme pour Edmond Picard en Belgique, les Juifs sont un peuple fermé à tout idéal désintéressé, rebelle à l'assimilation. Infiltré dans la société occidentale, il s'y développe comme un cancer, accapare les leviers de commande de l'économie et corrompt, physiquement et psychologiquement, la race aryenne. La solution ? Confisquer leurs biens et les renvoyer derrière les murs d'un ghetto.

Devant cette flambée d'hystérie, Herzl, décontenancé, indigné, s'efforce encore de comprendre, d'analyser en historien, d'expliquer objectivement le réveil de la haine par la dégradation des conditions économiques et sociales. À ce moment, cet homme qui ignore à peu près tout de la religion de ses pères et fête Noël avec ses enfants, en est encore à s'effarmer, en libéral et en rationaliste, de ce sursaut du Moyen Âge dans l'ère moderne. Il n'était malheureusement pas au bout de ses surprises. C'est d'abord, en 1892, le procès Burdeau-Drumont, où il entend résonner, dans un prétoire français, ce cri entendu déjà en Hongrie ou en Autriche : « Mort aux Juifs ! » Puis c'est le duel Mores-Meyer, où le marquis de Mores, antisémite rabique, tue son Juif et s'en fait gloire³. Bouleversé, Herzl cherche lui aussi des solutions, et celles qu'il trouve sont pour le moins surprenantes. Dans sa colère, il rêve de provoquer en duel le prince de

² Th. Herzl, *L'État juif*. Introduction par B. Hagani. Paris, 1926, p. 11.

³ P. Giniewski, *Le sionisme d'Abraham à Dayan*. Bruxelles, 1969, p. 95-96.

Lichtenstein, chef des antisémites autrichiens ; s'il est tué, une lettre posthume dira au monde qu'il s'est sacrifié pour attirer l'attention⁴ ! Un moment de réflexion le détourne de ce coup d'éclat romantique.

Mais alors, que faire ? Lui qui se pique d'analyser en toute objectivité, il ne prétend pas sans aucun fondement les accusations des antisémites. C'est vrai, songe-t-il, au cours des siècles le ghetto a pu créer des sentiments asociaux et, officiellement libérés, les Juifs n'en sont-ils pas demeurés mentalement prisonniers ? Ne le sait-il pas mieux qu'un autre, lui qui jusqu'ici a pu se croire parfaitement intégré, lui si peu soucieux de judaïcité et qui ignore à peu près tout de la religion et de l'histoire juives ? Alors, la solution du problème juif, ne serait-ce pas la dissolution pure et simple ? En 1893, il songe à requérir l'intervention du pape contre l'antisémitisme ; en échange, il s'engagerait à prêcher la croisade pour la conversion volontaire au christianisme, le baptême généralisé et les mariages mixtes. Plus de Juifs, plus de question juive⁵.

Il faudra le cas Dreyfus pour lui dessiller les yeux. Renforcé encore par la crise de Panama, l'antisémitisme libéré par l'Affaire lui fait enfin prendre conscience de l'urgence d'une action efficace. Journaliste, Herzl est présent le matin où, dans la cour de l'École militaire, le capitaine Dreyfus est dégradé devant le front des troupes. Bien plus qu'un soldat français félon, on châtiât un Juif, éternel bouc émissaire. Pour Herzl s'effondre alors tout ce en quoi il avait eu foi, la justice et l'humanité, le libéralisme et les lumières.

Il ne pense plus à présent à des duels ni à des mariages mixtes. Le 14 juin 1895, il note dans son journal : « Je sais où se trouve la Terre Promise : en nous-mêmes ! Dans notre capital, dans notre travail. » Sans le savoir, car il ignore l'ouvrage, il rejoignait les thèses du médecin russe Léo Pinsker, auteur, en 1892, d'un pamphlet intitulé *L'Auto-émancipation*⁶. Brûlant de zèle, il s'adresse au richissime baron Maurice de Hirsch, bien connu pour son aide aux colonies de Juifs russes implantées en Argentine. Il lui expose un plan simple et fou : l'exode en masse vers la Palestine. Hirsch, philanthrope mais réaliste, hoche la tête : il n'y croit pas. En quelques semaines, Herzl, surexcité, compose une brochure qui est à

⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁵ W. Laqueur, *Histoire du sionisme*. Trad. par N. Carrière. Paris, 1973, p. 107-108.

⁶ P. Giniewski, *op. cit.*, p. 98.

la fois un manifeste et un plan. Elle paraît en 1896, intitulée : *Der Judenstaat. Versuch einer modernen Lösung der Judenfrage — L'État juif. Essai d'une solution moderne du problème juif.*

Ce retour, Herzl ne se prétendait pas le premier à le prêcher, depuis deux mille ans que son peuple allait, poussé par les tempêtes de la diaspora. Même, quelques réalisations avaient eu lieu. Montefiore avait planté en 1856 la première orangeraie ; l'Alliance israélite avait fondé en 1870 la première ferme-école, Mikvé-Israël ; depuis 1882, les Amants de Sion avaient développé des colonies soutenues par Edmond de Rothschild. La vieille espérance — « L'an prochain à Jérusalem ! » — avait aussi été entretenue par de prétendus prophètes ou Messies, comme Sabbataï Tsevi au dix-septième siècle ou Sébastien Franck au dix-huitième. Le retour, le prince de Ligne y avait songé lui aussi, et Napoléon qui, dans sa proclamation du mont Thabor, le 22 mai 1799, avait invité les Juifs à « se rallier sous ses drapeaux pour restaurer l'antique Jérusalem⁷ ». A ces projets, à ces promesses, Herz substitue un plan.

« La question juive, dit-il, existe. (...) Elle se présente comme un fragment du Moyen Âge égaré dans notre temps. (...) La question juive se pose partout où les Juifs vivent en nombre (...) Nous allons vivre là où l'on ne nous persécute pas, et là encore les persécutions deviennent les conséquences directes de notre venue⁸. » Puisqu'il est chimérique d'espérer que les gouvernements et les peuples changent de sentiments, il faut agir, en mettant en œuvre cette force énorme et inutilisée qui n'a été jusqu'ici qu'une faiblesse : « la détresse des Juifs » — car la souffrance rend les hommes capables de surmonter tous les obstacles. Herzl proposait donc la création de deux grands organismes. La Société des Juifs élaborerait sur le plan culturel et politique ; la Compagnie juive, elle, s'occuperait des problèmes matériels et des bases économiques d'une émigration, non pas soudaine mais échelonnée sur des dizaines d'années. Les plus pauvres, qui n'ont rien à perdre, partiraient les premiers pour défricher le pays, construire les routes et les ponts, détourner les rivières. Leur travail créera des marchés, attirera de nouveaux colons des classes moyennes. La Société des Juifs ainsi créée sera l'organe politique habilité à traiter avec les puissances, qui négociera « avec les

⁷ Cf. Franck et M. Herszlikowicz, *Le sionisme*. Paris, 1980, p. 19.

⁸ *L'État juif*. Préface de Ben-Gouryon. Trad. par E.J. Firbert. Jérusalem, 1954, p. 31.

autorités souveraines des territoires concédés, et ce sous la protection des puissances européennes » (p. 52-54). Constituée en société par actions, la Compagnie aura pour mission de liquider les biens des émigrants, d'acheter les terres, de construire les premières habitations, de recueillir des capitaux auprès de la haute finance, mais aussi d'ouvrir des souscriptions nationales. Ainsi, insistait Herzl, « non seulement les pauvres petits Juifs, mais aussi les chrétiens qui veulent se débarrasser d'eux, souscriront à cet emprunt » (p. 86). Le nouvel État, qui donnerait un grand exemple de « fédéralisme linguistique », Herzl ne croyant pas à la restauration de l'hébreu, serait aussi laïque, même si l'on comptait sur l'appui moral des chefs religieux : « Nous laisserons à chacun, là-bas, disait Herzl, le soin d'assurer son salut par lui-même, et avant tout à nos chers libres penseurs, cette immortelle légion qui ne cesse de conquérir à l'humanité de nouveaux domaines » (p. 98-99). Quant au système politique, Herzl se déclarait partisan de la monarchie mais, conscient que l'histoire juive avait été trop longtemps interrompue pour qu'on pût renouer avec la tradition, et sachant que la démocratie parlementaire est ouverte aux querelles de partis et à la démagogie, il concluait : « La politique doit se faire par le haut, mais nul ne doit être asservi. Chaque Juif pourra et voudra s'élever dans l'échelle sociale (...) Voilà pourquoi je songe à une république aristocratique » (p. 113).

Sur la localisation de cet État juif, Herzl se montrait conciliant. Après tout, Mordecaï Noah avait bien prétendu, en 1825, créer un État nommé Ararat en Amérique du Nord, en face de Buffalo. Il disait donc :

Faut-il donner la préférence à la Palestine ou à l'Argentine ? La Société acceptera ce qui lui sera attribué. (...) Mais si Sa Majesté le Sultan nous accordait la Palestine, nous nous ferions forts de mettre de l'ordre dans les finances turques. Pour l'Europe, nous constituerions là-bas un avant-poste contre l'Asie, nous serions l'avant-garde de la civilisation contre la barbarie. (...) Quant aux Lieux Saints de la chrétienté, on pourrait convenir d'une forme d'exterritorialité. (...) Nous formerions la garde d'honneur autour des Lieux Saints (p. 55-56).

Dans son esprit, le lieu finalement importait moins que le fait de la résurrection nationale et de la restitution au peuple juif d'une dignité et d'une identité. Aussi

terminait-il en disant : « On peut nuire à certains Juifs, individuellement, même à de puissantes communautés juives, mais jamais plus, par l'État que nous aurons édifié, il ne sera fait tort à l'ensemble du peuple juif » (p. 124).

Nous n'avons pas à nous attarder davantage sur cet *État juif*, esquisse théorique qui allait valoir déjà à Herzl nombre de critiques. Du moins peut-on observer qu'elle s'opposait d'emblée à deux conceptions courantes : celle du ghetto, selon laquelle il incombe aux Juifs de demeurer inertes et livrés au gré de l'étranger jusqu'à la venue du Messie, et celle, naguère défendue par Herzl lui-même, de l'assimilation pure et simple, interdite d'ailleurs par l'éternel retour des persécutions. Le premier, il comprenait le facteur historique que constitue la misère d'une masse humaine, susceptible de se transformer en facteur politique et en force créatrice, et il affirmait : « Un peuple ne peut être sauvé que par lui-même. » Désunis, dispersés, les Juifs étaient des victimes ; rassemblés en un État officiellement reconnu, ils tiendraient leur place dans le concert des nations.

L'État juif aurait pu n'être qu'une brochure de plus si Théodore Herzl n'avait, dès ce moment, jeté toutes ses forces dans la lutte. Désormais, la suite est connue. Galvanisé par sa vision, Herzl est convaincu qu'elle est réalisable et il commence, inlassable, sa quête ardente, qui va durer dix ans. Il sensibilise à Paris le sociologue Max Nordau, à Londres l'écrivain Israël Zangwill, expose ses idées devant les cercles juifs de la capitale britannique. Dès avril 1896, il s'est fait recevoir par le Grand-Duc de Bade, par qui il espère atteindre le Kaiser. Puis il tente, sans succès, une première démarche auprès du souverain effectif de Palestine, le sultan Abdul-Hamid II. En 1897, à Bâle, il réunit le Premier Congrès sioniste, qui crée l'Organisation sioniste mondiale. Chaque année, sauf en 1901, le Congrès se réunira, progressant malgré les difficultés. C'est le Deuxième Congrès qui institue le premier organisme d'exécution du Mouvement sioniste, la Banque coloniale juive.

Sans se laisser décourager par les rebuffades, Herzl est entré en relations épistolaires avec l'Empereur Guillaume II, dans l'espoir d'obtenir le protectorat allemand. Il le rencontrera à plusieurs reprises, à Constantinople, puis à Jérusalem, mais le Kaiser, intéressé mais prudent, se dégage. À la Sublime Porte, Herzl a offert de payer la dette publique turque en échange de la Palestine. Abdul-Hamid le couvre d'honneurs et de promesses, puis refuse définitivement, en 1902, l'octroi

d'une charte de colonisation pour la Terre Sainte. Il accepterait d'accueillir les Juifs, mais dans les autres provinces de son empire.

Et la recherche reprend, de plus en plus harassante pour cet homme affligé d'une maladie de cœur. Les médecins lui conseillent en vain le repos : Herzl poursuit obstinément, sacrifiant à son idéal ses biens, sa famille, sa santé. Rebuté par la Sublime Porte, il se tourne maintenant vers l'Angleterre, où le sionisme a des partisans bien en place. Il comparait devant la Commission royale pour l'immigration, qui cherche elle-même une solution à l'afflux des réfugiés d'Europe orientale. En octobre 1902, il a eu une entrevue avec le ministre Chamberlain. Puisque la Palestine est fermée, Herzl s'accommoderait d'autres propositions. Pourquoi pas Chypre, ou la péninsule du Sinaï ? À Chypre, répond le ministre, pas question : on y a déjà bien assez de la rivalité des Grecs et des Turcs, mais le territoire d'El-Arish, pourquoi pas ? Hélas, le gouvernement égyptien refuse.

Herzl est en Russie où il est venu offrir aux ministres De Witte et von Plehwe de les débarrasser de leurs Juifs indésirables en échange de l'appui du Tsar, quand Chamberlain offre un territoire autonome en Afrique, dans la région du Kenya. De nouveau, le projet échoue, mal reçu d'ailleurs au Sixième Congrès, en 1903, où nombre de délégués refusent avec indignation d'entendre parler, fût-ce à titre provisoire, d'un autre pays que la Palestine. Et Herzl repart quand même, songe maintenant à la Mozambique, voire au Congo belge, s'en va rencontrer, en Italie, le roi Victor-Emmanuel et le pape⁹.

Tant d'efforts l'épuisaient, les résistances rencontrées parmi les siens le décourageaient. En dépit de sa volonté et de sa ténacité, il arrivait à cet homme d'action d'avoir besoin de rêver son œuvre accomplie, de l'apercevoir au bout de son chemin comme une oasis au milieu d'un désert. Pendant ces heures innombrables en chemin de fer, d'une capitale à l'autre, combien de fois il a dû imaginer son projet réalisé !

Or la mode était aux *utopies*. La seconde moitié du dix-neuvième siècle avait vu la prolifération de l'utopie socialiste. L'échec des révolutions européennes de 1848 a mis fin brutalement à l'espoir d'une transformation sociale acceptée par tous. On ne croit plus au mécénat de capitalistes philanthropes, et l'on a perdu l'illusion que la raison suffirait à émousser les privilèges. Les grandes grèves de

⁹ Nous suivons toujours A. Chouraqui, *op. cit.*, p. 239sv.

1885-1886, les manifestations sanglantes du Black Monday et du Bloody Sunday, en Angleterre, trouveront leur écho dans les utopies de William Morris et de Jack London. Les problèmes éthiques reculant désormais devant les questions économiques et sociales, les utopies foisonnent, tantôt socialistes, tantôt, comme chez Jean Grave ou Camille Mauclair, anarchistes. D'autres encore se défient d'un quelconque étatsisme et entendent, comme l'Américain Bellamy dans son célèbre *Looking backward*, concilier organisation et individualisme, pour ne pas effaroucher une bourgeoisie favorable aux revendications modérées. Ces utopies, Herzl les connaît, il les a lues. Pourquoi, en fermant les yeux, ne verrait-il pas son Israël comme Morris voyait son Angleterre ou Bellamy son Amérique ?

L'idée l'avait effleuré depuis longtemps, séduisante pour l'écrivain qu'il n'avait pas cessé d'être. Au début de *L'État juif*, inquiet de la connotation péjorative du terme « utopie », il avait annoncé qu'il renonçait à se « ménager un facile succès littéraire en présentant [son] entreprise aux lecteurs qui souhaitent se distraire, sous l'aspect d'un récit romanesque¹⁰ ».

Il craignait aussi un regrettable rapprochement, facilité par une relative homonymie, entre son œuvre et celle de l'économiste viennois, Théodore Hertzka, dont le *Reise nach Freiland*, utopie africaine, avait paru en 1893 et que des colons avaient tenté de réaliser dès l'année suivante. Mais ce projet, disait Herzl dans son introduction à *L'État juif*, n'est qu'une « ingénieuse fantaisie », une « machinerie compliquée [dont] rien ne me prouve qu'elle puisse être mise en mouvement ». Son projet à lui était autrement sérieux !

Or plus ce projet prenait forme dans son esprit, plus il se matérialisait dans son imagination, surtout depuis son voyage en Palestine. Et s'il faisait, lui aussi, un roman ? L'écrivain y trouverait son bonheur, le lutteur une compensation à ses déboires et sans doute l'œuvre atteindrait, bien mieux qu'un traité abstrait, un public considérable. Du reste, n'avait-il pas eu déjà des utopies juives, quand ce ne serait que la *Vision d'avenir* de Menahem Eisler, en 1885, ou *Le Voyage en Palestine en l'an 5800* de Levinsky, en 1892¹¹ ? Il se souvenait aussi d'un conseil qu'on lui avait donné. En 1895, Herzl a rencontré Alphonse Daudet, qui ne lui a pas caché

¹⁰ *L'État juif*, p. 23.

¹¹ W. Laqueur, *op. cit.*, p. 113 ; A. Bein, *Théodore Herzl*. London, 1957, p. 407.

son antisémitisme, lui a pourtant suggéré d'écrire plutôt un roman : « Un roman, a-t-il insisté, un roman va plus loin. Rappelez-vous *La Case de l'Oncle Tom*¹². »

L'idée fit son chemin. Le 2 juillet 1899, dans le train entre Paris et Francfort, il griffonne sur ses genoux les premières lignes d'un récit qu'il veut alors intituler *La Nouvelle Sion*. Le 30 août, dans l'omnibus, il se souvient du nom de la synagogue de Prague, *Altneuschule* : c'est décidé, son roman s'appellera *Altneuland* — *Terre ancienne, terre nouvelle*. Achevé le 30 avril 1902, le livre paraît en septembre¹³. Si longtemps hostile aux utopies, Herzl enverra son rêve au Grand-Duc de Bade, au Kaiser, au chancelier von Bülow, au Sultan, à Rothschild, à Victor-Emmanuel¹⁴.

Le plan de l'ouvrage est classique, semblable à celui de la plu-part des utopies depuis Thomas More. Frédéric Loewenberg, Viennois et docteur en droit comme l'auteur, cherche en vain une situation. Les jeunes Juifs de la classe moyenne, habitués à une certaine aisance, n'ont bientôt plus voulu du commerce ni des affaires. « Alors, observe Herzl, ç'avait été la ruée en masse vers les carrières libérales. Finalement, ce fut un encombrement lamentable de jeunes gens instruits qui ne trouvaient aucun emploi (...) et qui, ne pouvant briguer, comme leurs collègues chrétiens, les charges administratives, restaient, pour ainsi dire, sur le marché¹⁵. » Exemple caractéristique de ce prolétariat intellectuel, Loewenberg, en tant que Juif, est tenu à l'écart par les Autrichiens ; pauvre, il est rejeté par les Israélites riches, dont Herzl trace un portrait sans complaisance. Nulle solidarité n'existe dans cette société égoïste et repue où chacun se désintéresse du sort de son voisin. Repoussé par celle qu'il aime, il accepte l'offre singulière de Kingscourt, patronyme américanisé d'Adalbert von Königshoff, Junker prussien et misanthrope bougon qui cherche un « intellectuel désespéré » pour s'exiler avec lui sur une île déserte. Avant de quitter pour toujours le monde, Loewenberg offre ses derniers sous à la famille Littwak, qui crève de misère dans un taudis, et s'en va sans espoir de retour.

¹² Cité par P. Giniewski, *op. cit.*, p. 97.

¹³ *The Diaries of Theodor Herzl*. Ed. and translated by M. Lowenthal. London, 1958, p. 322; A. Bein, *op. cit.*, p. 395.

¹⁴ *Ibid.*, p. 373 et 425.

¹⁵ Nous citons d'après *Terre ancienne, terre nouvelle* (1931). Trad. par L. Delau et J. Thursz. Prés. par R. Trousson. Genève, Slatkine, p. 4.

En route vers leur île perdue dans l'archipel de Rarotonga, les deux hommes font escale à Jaffa, où ils ne découvrent que désolation. « La ville est dans un état pitoyable (...) Les ruelles qu'emplit une odeur détestable, sont insalubres, mal entretenues. Partout, c'est la misère diaprée de l'Orient : Turcs miséreux, Arabes crasseux, Juifs craintifs, tous vivent dans la paresse, dans la gueuserie, sans espoir » (p. 46). Jérusalem n'offre pas un spectacle plus réjouissant : « Des vociférations, de la puanteur, un mélange de couleurs impures, un pêle-mêle d'hommes en guenilles, dans des rues sombres et étroites ; des mendiants, des malades, des enfants affamés, des femmes piaillant, des marchands hurlant : Jérusalem jadis cité royale ne pouvait tomber plus bas » (p. 48). C'est à peine si Loewenberg, sans attaches avec le judaïsme, a éprouvé un frémissement devant la ville sainte : « Je n'ai aucune attache avec la Palestine, dit-il à son compagnon. Je n'y suis jamais allé : elle ne m'intéresse pas. Mes ancêtres l'ont quittée depuis mille huit cents ans. Qu'irais-je y chercher ? Je crois que seuls des antisémites peuvent affirmer que la Palestine est notre patrie » (p. 43). Telle était bien, sans doute, l'opinion de Herzl lui-même au temps de sa jeunesse viennoise ou de son installation à Paris. Le 31 décembre 1902, les deux hommes s'éloignent sans regret de ces côtes désolées.

Vingt ans passent. Mus par la curiosité de savoir si le monde a changé pendant leur exil, les deux amis font voile de nouveau vers la Palestine. Quelle surprise ! Haïfa, jadis sordide, est devenu en 1923 un port encombré de paquebots et de navires de plaisance, entouré de villas somptueuses et de parcs luxuriants ! Puis se produit le miracle nécessaire à toute description utopique : Loewenberg est reconnu par David Littwak, le fils du misérable colporteur secouru jadis, qui accueille avec transport le bienfaiteur de sa famille et lui servira de cicérone dans le monde nouveau qu'on va découvrir avec lui. Cette seconde partie constitue l'utopie israélienne de Herzl.

Le point de départ de l'aventure a été, paradoxalement, l'antisémitisme des pays européens, comme le raconte Joseph Lévy, le promoteur du mouvement, nouvelle incarnation de Herzl lui-même :

La persécution fut d'ordre social et économique. Partout les Juifs furent traqués : les hommes d'affaires boycottés, les ouvriers réduits à la famine, les intellectuels exclus des carrières libérales. (...) Les Juifs étaient détestés des ouvriers qui leur reprochaient de

saboter les salaires quand ils étaient employés et d'exploiter les travailleurs quand ils étaient employeurs. Ils étaient détestés, qu'ils fussent riches ou pauvres ou de condition moyenne. (...) Ils étaient brutalement exclus des fonctions de l'État ; devant la justice, le préjugé l'emportait sur la loi. (...) Dans ces conditions ils étaient condamnés ou bien à devenir les ennemis mortels d'une société pourrie, ou bien à se chercher un lieu de refuge. (...) Nous nous sommes libérés (p. 72-73).

Où trouver ce refuge, sinon dans l'ancestrale Palestine, pour laquelle on a obtenu de l'empire ottoman une charte de colonisation ? Les capitaux ont été réunis par l'intermédiaire d'une société par actions — la Compagnie juive imaginée dans *L'État juif* — société devenue ensuite une communauté ; on a acheté les terrains à bas prix, grâce à l'absence de spéculation, on s'est rendu acquéreur de plantes, de bétail, d'outils, de machines agricoles, de charrues électriques, de tout ce qui pouvait lancer une agriculture moderne de haut rendement. La construction individuelle a été encouragée par la cession gratuite de terrains à bâtir. En raison des perspectives d'essor rapide, des investissements considérables ont afflué de partout, favorisant la fondation et le développement d'un État moderne. Et ceux qui se lançaient dans la conquête, précise Herzl, « ce n'étaient pas tous des Juifs. (...) Nous ne nous laissons influencer par aucune arrière-pensée de nationalité ou de confession. Quiconque voulait travailler sur la terre d'Israël était pour nous le bienvenu » (p. 245).

Un État ? Pas tout à fait, car Herzl a partiellement modifié les thèses exposées dans *L'État juif* en 1895. « Nous ne sommes pas un État, explique-t-on aux voyageurs. (...) Nous sommes simplement une communauté, une grande communauté dans laquelle vivent à leur tour un certain nombre de petites communautés particulières. Et le Congrès actuel n'est pas autre chose que l'Assemblée générale de la Communauté qui a reçu le nom de Nouvelle Société » (p. 319). C'est donc l'apothéose de la Société des Juifs conçue dans le traité antérieur. En effet, il ne s'agit plus d'un État, mais d'une communauté — *Gemeinschaft*, dit le texte original — basée sur les formes coopératives de l'association volontaire, inspirée d'idées syndicalistes et même de la pensée anarchiste française, en particulier de Proudhon¹⁶. À une époque où foisonne

¹⁶ A. Elon, *Herzl*. London, p. 348.

l'utopie socialiste ou anarchiste, Herzl se défie cependant de l'étatisme et de l'égalitarisme niveleur. C'est pourquoi il récuse les rêveries irréalistes de Bellamy ou de celui qu'il nomme « le romantique Hertzka », parce qu'elles lui semblent reposer sur une pétition de principes :

Ce qu'ils donnent en preuve doit d'abord être prouvé ; notamment ceci, que les hommes possédaient déjà la maturité et la liberté de jugement nécessaires pour fonder une autre société. (...) Ils croyaient que le machinisme était l'essentiel pour créer quelque chose de moderne. Non, le machinisme, c'est de la force. (...) Mais la force, la force nous l'avions. Et d'où l'avions-nous ? De l'extraordinaire poussée qui s'exerça sur nous de toute part, de la persécution, de la misère. C'est cela qui rassembla les éléments épars du judaïsme et qui a fait leur solide unité. (...) Nous avons fait la Nouvelle Société, non parce que nous étions meilleurs que les autres hommes, mais parce que nous étions tout simplement des hommes, avec les plus traditionnels des besoins humains, besoin d'air et de lumière, besoin de santé et d'honneur, besoin de travailler en liberté et de posséder en sécurité (p. 162-163).

Le principe économique de la Nouvelle Société consiste à se tenir à égale distance du capitalisme et du collectivisme grâce à la coopération ou au mutualisme : « La pratique de la mutualité, résume le jeune Littwak, ne nous a pas appauvris en fortes individualités, mais nous a au contraire enrichis. L'initiative privée n'est pas chez nous, ni écrasée par les meules de pierre du capitalisme, ni décapitée par l'égalitarisme socialiste » (p. 99). Ici, les ouvriers sont aussi les actionnaires des usines où ils travaillent et trouvent donc leur intérêt dans l'accroissement de la production, et il en va de même des paysans, organisés en syndicats agricoles, tandis que les grands journaux sont la propriété des abonnés. En somme, soucieux — comme ce même Bellamy qu'il affecte de critiquer si souvent — de n'effaroucher ni le capital ni la classe moyenne, Herzl suggère, comme il dit, « une société de bourgeois », fondée sur l'abondance et le confort, hostile à tout parasitisme social.

Le petit commerce, peu propice à l'expansion économique, n'existe pas en Palestine. Dans ce monde neuf, qui n'est pas paralysé par des structures archaïques, « le petit commerçant, nous ne le tenons pas pour méchant, mais pour

antiéconomique » (p. 108) : seuls fonctionnent donc des grands magasins et des « coopératives de consommation ». Si le système mutualiste assure à chacun le droit au travail et élimine la misère et la mendicité, il n'exclut pas toutefois la richesse individuelle ni la propriété privée, indispensables pour susciter l'émulation : « Aux grands talents, rassure Herzl, les gros revenus ; aux grands efforts les gros salaires. La richesse, nous en faisons un appât pour les travailleurs persévérants, une sécurité pour les talents rares » (p. 100). Protégé par l'association contre la puissance inique d'un capitalisme sans frein, l'individu conserve en même temps sa liberté d'initiative dans un libéralisme qui se refuse au nivellement des mérites : « À chacun selon ses œuvres, dit encore Herzl. Nous n'avons pas supprimé le jeu de la concurrence. Mais les conditions sont égales, comme pour une lutte ou une course. Tous sont égaux au début, mais non à la fin. »

Aussi le pays dont rêve Théodore Herzl est-il admirablement prospère et la pouilleuse Palestine de jadis est devenue florissante. Des hôpitaux ouverts à tous, une assistance publique efficace, l'enseignement gratuit offrent à chacun les meilleures conditions de protection et d'épanouissement. Jérusalem est devenue une ville splendide, siège des plus brillantes manifestations culturelles internationales, Tibériade et Jéricho reçoivent les riches hivernants du monde entier, ceux-là mêmes qui autrefois se ruiaient en Sicile ou en Égypte. Surtout le pays est le lieu d'un extraordinaire développement économique et technique. Herzl prévoit l'utilisation massive de l'énergie électrique grâce à l'utilisation de l'importante dénivellation du canal reliant la Méditerranée à la Mer morte. Intuition remarquable, il a bien compris que les véritables créateurs de l'État juif seraient les hydrologues : une irrigation abondante a permis de reboiser le pays, de développer la culture des fruits et des légumes au point que la Palestine moderne est devenue exportatrice de nombreux produits. Un puissant commerce extérieur a relancé l'activité des ports où se concentre l'exportation de sels, de potasses et de bromure tirés de la Mer morte ; l'asphalte, le soufre, les phosphates comptent parmi les grandes ressources. Loin d'être isolé, le pays est un carrefour essentiel entre l'Asie, l'Afrique et l'Occident, il est sillonné et relié aux principales métropoles par un réseau très dense de chemin de fer car, précise Herzl, « le passage aux meilleures, aux plus modernes méthodes de transport fut des moins coûteux, parce que nous n'avions rien d'ancien à amortir ».

Si le roman de Herzl ne manque pas d'intuitions prophétiques, il garde aussi — c'est le propre de toute construction utopique — la trace de certaines naïvetés. La charte obtenue, les Juifs accourent en quelques mois de tous les pays du monde sans rencontrer d'opposition ni de difficultés, impatients de mettre en commun leurs espoirs et leur désir de ressusciter Israël. L'auteur n'a pas non plus imaginé le moindre conflit avec les populations locales. Autrefois misérables, les Arabes, parfaitement intégrés, ont profité de l'essor de la Nouvelle Société et se déclarent très satisfaits d'une situation qui leur apporte la prospérité. L'un d'eux règle sommairement la question en disant : « Les Juifs nous ont enrichis, pourrions-nous leur en vouloir ? » (p. 138). Si la Palestine est bien un État juif, elle n'est pas nationaliste ; elle s'ouvre au contraire largement aux étrangers et son idéal associe la cause juive à celle de l'humanité. Aux yeux de Herzl, sa mission est de jeter un pont entre l'Orient et l'Occident, d'être l'annonciatrice de la paix universelle.

Généreuse, prophétique et visionnaire, l'œuvre de Herzl participe aussi, on l'a souvent dit, du romantisme rédempteur et d'une sorte de millénarisme. Au milieu des difficultés sans nombre dans lesquelles il se débattait, son roman était sans doute une affirmation de sa foi en l'avenir, mais aussi une compensation nécessaire, une manière de reforge dans le rêve des forces intactes. Il était encore une profession de foi et de confiance dans les ressources du peuple juif. Symboliquement, les personnages assistent à la représentation d'un opéra retraçant la carrière de Sabbataï Tsevi, faux Messie apparu en Turquie au dix-septième siècle. Or ces messies, affirme Herzl,

Le peuple ne croyait pas ce qu'ils disaient, mais ils disaient ce que le peuple croyait. (...) L'attente fait le messie. (...) Ce n'est que plus tard, à la fin du XIX^e siècle, (...) que notre peuple dispersé reconnut qu'il ne devait attendre son salut que de ses propres forces et non de prodiges imaginaires. Ce n'était plus à un individu prédestiné, c'était à la personnalité même du peuple, réveillée et vivante, qu'il appartenait de préparer la rédemption. (...) Les actes de Dieu par les juifs ! disent nos vrais croyants, ceux qui ne se laissent pas mener par des rabbins fanatiques (p. 117).

Grandi et formé dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, Herzl a témoigné aussi d'une indéfectible confiance dans les sciences et les techniques

mises au service de l'humanité, et ce n'est pas tout à fait sans raison que ses adversaires le traitaient railleusement de « Jules Verne juif¹⁷ ». De son bureau central de Londres, Joseph Lévy a tout dirigé, tout organisé par les seules ressources du télégraphe et en tablant, comme le héros du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, sur la ponctualité des communications modernes. Sans cesse il insiste sur les ressources d'une technique efficace et bienfaisante : « La science est tout ! s'exclame un de ses personnages. Nous, Juifs, avons apporté ici la science » (p. 135). Parce qu'il savait qu'on l'accuserait de verser dans l'utopie, Herzl a pris soin de rappeler à vingt reprises qu'il n'inventait rien. La voie aérienne électrique de Haïfa ? Mais elle existait déjà en Allemagne vers 1890. L'usage de l'électricité motrice dans tous les domaines ? On le connaissait déjà en Amérique. Le journal parlé ? Il y en avait un à Budapest... Les merveilles décrites ne sont donc pas impossibles : « Il n'y a rien de nouveau chez nous, assure Littwak, sinon en apparence » (p. 101). À mesure qu'il écrit, sa vision se matérialise, l'enthousiasme le gagne pour décrire le formidable mouvement de l'immigration heureuse : « Il y avait alors chaque jour des débarquements de cinq cents, mille, deux mille immigrants dans les différents ports, de Jaffa à Beyrouth. Le lendemain même de leur arrivée, il fallait les diriger sans retard sur le lieu de leur travail. Les lignes de chemin de fer, à elles seules, exigeaient dix mille hommes. Une autre dizaine de milliers était nécessaire pour la construction de nos édifices publics... » (p. 252). Dans son imagination, l'immense fourmilière grandit, se développe, vit enfin de la vie qu'il lui insuffle.

À vrai dire, *Altneuland* réservait aussi à ses premiers lecteurs des traits inattendus et pas toujours favorablement appréciés. Ce nouvel État d'Israël, si durement conquis, était-il un État spécifiquement juif ? On retrouvait en effet dans l'œuvre nombre de souvenirs de l'esprit libéral et cosmopolite de son auteur.

Certes, le Temple rebâti est bien le cœur ardent de la nouvelle Sion, le symbole de l'unité et de la partie retrouvée, et l'on s'y recueille avec une dévotion exemplaire. Là, dit Herzl, « se trouvaient rapatriés les fils du vieux temple de Dieu et ils élevaient leurs âmes vers l'Invisible. Ils se tenaient, comme autrefois leurs pères, sur la montagne du Moriah » (p. 283). Mais on est bien plus frappé par la surprenante ouverture religieuse et philosophique du pays. Le musulman Raschid

¹⁷ P. Giniewski, *op. cit.*, p. 109.

bey, le meilleur ami de David Littwak, déclare : « Il prie dans un autre temple que le mien, mais il prie le même Dieu que moi » (p. 138). C'est précisément la leçon du souper de Zadig chez Voltaire : les religions instituées divisent les hommes, le déisme les rapproche. Le seul trait religieux, d'ailleurs noblement évoqué dans le roman, est la fête de la Pâque, « la plus exclusivement juive de toutes les fêtes », insiste Herzl. Mais la table du Séder rassemble, en toute fraternité, un rabbin, un pope russe, un moine franciscain, un pasteur anglican et un musulman (p. 205). Littwak insiste d'ailleurs sur cet esprit de tolérance et d'ouverture : « Nous ne demandons à personne de quelle croyance ou de quelle race il se réclame. Il nous suffit qu'il soit un homme. (...) En ce qui concerne les religions, vous trouverez ici, à côté de nos temples, les édifices religieux des chrétiens, des musulmans, des bouddhistes et des brahmanistes. (...) Le magnifique spectacle de l'universelle paix religieuse, c'est à Jérusalem que vous en jouirez » (p. 74). Et l'on s'inquiète peu, explique-t-il encore, « si c'est au Temple, à l'Église, à la Mosquée, au Musée d'Art ou aux Concerts philharmoniques que l'on va puiser les sentiments religieux qui relie l'homme à l'Éternel » (p. 289).

Même sur d'autres plans, rien n'est moins fermé ni moins exclusif que cet État juif. Le vieux président Eichenstamm meurt en murmurant : « L'étranger doit être bien accueilli chez nous ! » (p. 309). Pour Herzl, l'avenir est dans le Bien, universel et abstrait, promis à tous et non à une communauté particulière¹⁸, et il ne souhaitait pas que les Juifs, enfin sortis du ghetto, en reconstituent un autre. Jérusalem, la ville sainte, est donc d'abord « une vraie capitale dans le goût du XX^e siècle », symbole du triomphe des sciences et du progrès, mais aussi « une ville internationale » (p. 278). Aux nationalistes qui prétendraient réserver aux seuls Juifs cet Eden qu'ils ont bâti de leurs mains, Littwak fait observer que la peine et le travail ne sont pas tout, que ces réalisations admirables n'ont été rendues possibles que par des découvertes qui sont le patrimoine de l'humanité entière : « Les Juifs ont participé à ce travail, mais non les Juifs seuls. Ce qui est résulté de l'effort de tous, aucune nation ne peut le revendiquer pour sa propriété » (p. 164). Et il conclut fermement :

¹⁸ P. Giniewski, *op. cit.*, p. III.

La Nouvelle Société repose essentiellement sur des idées qui sont la résultante de toutes les civilisations. (...) Ce que nous sommes, nous le devons aux autres civilisations. (...) Il nous appartient donc de payer notre dette. Et pour cela, un seul moyen : la plus large tolérance. Notre devise doit être, aujourd'hui et toujours : Tu es un homme, tu es mon frère (p. 169).

Cet adage qui reproduit l'aphorisme de Térence — *Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger* — n'avait-il pas été, avant d'être la devise de Herzl, l'une de celles du siècle des Lumières ?

La même ouverture se déploie dans le domaine culturel, et l'Académie juive, fondée sur le modèle français, accueille des hommes des horizons les plus divers. Tous ces éléments expliquent la boutade du bougon Kingscourt qui s'exclame : « Votre nouveau royaume juif, c'est une mosaïque — une mosaïque *mosaïque* » (p. 304). Loin de s'en défendre, Littwak confirme : « Cette Nouvelle Société pourrait exister partout, dans chaque pays » (p. 326).

Nourri de ferveur et de passion, le roman ne produit pas l'effet escompté. D'abord sans doute parce que l'ouvrage n'est pas une grande réussite sur le plan littéraire : comme dans toutes les constructions utopiques, l'intrigue est indigente et peu vraisemblable, du reste simple support de la description. Pour les personnages, Herzl s'est inspiré de familiers aisément identifiables : lui-même est à la fois Loewenberg, l'intellectuel désespéré, et le bâtisseur Joseph Lévy ; David Littwak est David Wolffsohn, l'un des premiers adeptes de Herzl et son successeur à la présidence de l'Organisation sioniste ; la douce Miriam, qu'épousera Loewenberg, est un souvenir de sa sœur Pauline ; le bactériologiste Steineck représente Alex Marmorek, de l'Institut Pasteur de Paris ; le président Eichenstamm est le médecin oculiste russe Mandelstamm¹⁹. Cela ne les empêche pas de manquer de relief et de vérité parce que, comme toujours dans la spéculation utopique, ils sont d'abord des types et des idées. Sur le plan romanesque, la meilleure partie est assurément la première, où l'auteur évoque les milieux juifs de la société occidentale, décrit leur déracinement et leur décadence. La misère des uns et l'insolente opulence des autres, leur absence d'idéal et de conscience, leur secret souhait de complète assimilation, l'abandon de leur foi et de

¹⁹ *The Diaries of Theodor Herzl*, p. 467-468; A. Bein, *op. cit.*, p. 397; A. Elon, *op. cit.*, p. 347.

leurs traditions reflètent la réalité inéluctable du ghetto où les confine le monde extérieur.

Mais la pauvreté d'exécution n'est pas la seule raison d'un relatif échec. Certes, le roman fut abondamment lu et discuté, mais sans emporter l'adhésion unanime qu'avait espérée Herzl. On put sourire de certaines idées sociales simplistes comme de cet État né d'un coup de baguette magique, selon un procédé que lui-même reprochait à Hertzka. D'aucuns lui firent grief d'avoir desservi son peuple par ses peintures des milieux juifs en exil, susceptibles de renforcer l'antisémitisme à une époque où il était particulièrement virulent²⁰. Le mouvement sioniste, divisé, jugea l'œuvre trop imprégnée de tradition occidentale. En particulier, Achad Ha'am, éditeur à Odessa du mensuel hébreu *Hashiloah*, fit du roman une impitoyable critique. Quel rôle y tenaient la culture d'Israël et la langue hébraïque ? Quelle était la spécificité de cet État moderne, technologiquement d'avant-garde et commercialement prospère, mais où la destinée du peuple de la Bible devenait banale, où la fin de la millénaire diaspora et le retour à la terre ancestrale prenaient un peu trop les allures d'une réussite économique-sociale ? Herzl était un visionnaire, sans doute, mais sa vision n'était pas juive²¹. Au fond, disait Ha'am, si les Noirs africains bâtissent un jour un État à eux, ils pourront reprendre le projet de Herzl sans y changer un mot ! Bref, concluait-il aigrement, « nous ne trouvons dans *Altneuland* qu'une contrefaçon mécanique sans un seul trait de caractère national ». Son cosmopolitisme enfin, qui était pour Herzl l'indice de la générosité et du libéralisme de son rêve, on lui reprochait de le substituer à « l'âme juive²² ».

Théodore Herzl n'eut guère le temps de prendre part aux polémiques suscitées par son livre. Malade, épuisé, il meurt le 3 juillet 1904. Par un cruel caprice du sort, nul ne survécut de sa descendance. Son fils, Hans, se convertit au christianisme et se suicida en 1931, imité par sa sœur Pauline ; sa dernière fille, Gertrude, disparut en 1942 dans les camps de concentration nazis.

À sa mort, il ne subsistait aucun espoir que son utopie prît corps avant la chute de l'empire ottoman. C'était l'apparente faillite de son sionisme politique et,

²⁰ A. Chouraqui, *op. cit.*, p. 328

²¹ P. Giniewski, *op. cit.*, p. 107.

²² W. Laqueur, *op. cit.*, p. 154 ; A. Bein, *op. cit.*, p. 405-406.

peu après lui, la direction du mouvement passa aux sionistes « pratiques », convaincus de l'efficacité d'une colonisation lente et continue²³.

Quoi qu'il en soit, Théodore Herzl avait su insuffler aux siens une foi nouvelle. « Seuls les *desperados* sont de vrais conquérants, disait-il à la fin de *L'État juif*. (...) Le monde sera libéré par notre liberté, enrichi de nos richesses, et grandi de notre grandeur. » Ce roman *d'Altneuland* était une œuvre généreuse et humanitaire, animée par les grands idéaux de progrès, de justice, de tolérance et de dignité humaine. Du moins le titre de son livre — *Terre ancienne, terre nouvelle* — devait-il connaître un sort qui l'eût satisfait. Sokolow traduisit l'ouvrage en hébreu et, jouant sur les mots, lui donna un nom qui devait devenir celui de la première grande cité juive moderne : Tel-Aviv — la Colline du printemps.

Copyright © 1992 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Raymond Trousson, *Théodore Herzl et l'utopie d'Israël* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1992. Disponible sur : < www.arllfb.be >

²³ W. Laqueur, *op. cit.*, p. 155-156.